

L'ÉCLAIR

JOURNAL CATHOLIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

RHÔNE et départements limitrophes. . . . 1 an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. 50
Autres départements. . . . 1 an, 7 fr. — 6 mois, 4 fr. 50
Étranger. . . . le port en sus.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Rue Mulet, 8, à l'entresol

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus

Il sera donné un compte rendu des ouvrages envoyés.

Les ANNONCES seront reçues aux bureaux du Journal

TOUS LES JOURS DE 2 A 4 HEURES, LES DIMANCHES ET FÊTES EXCEPTÉS

Vente en gros : Rue Mulet 8.

SOMMAIRE : BULLETIN POLITIQUE, X. — ÉLECTIONS MUNICIPALES : CE QUE NOUS SOMMES, CE QUE NOUS VOULONS, ***. — COURSE AUX NOUVELLES. — RÉUNION ROYALISTE, A. d'Angèle. — UNE STATUE DE PLUS, L. Ducurtyl. — FEUILLETON, Alfred des Essarts. — NOS ÉCOLES LIBRES, Évidence. — GAMBETTA ET FERRY, Joseph Véry. — NOTRE DEVOIR, Saint-Mamert. — EN MARCHÉ, Augustin Rémy. — EN VACANCES, Bibi-la-Gaillarde. — BIBLIOGRAPHIE. — BULLETIN FINANCIER, L. R. — VARIÉTÉS, E. R. — JEUX D'ESPRIT, E. Meunier.

BULLETIN POLITIQUE

Gambetta a aujourd'hui sa statue inaugurée à grand renfort d'éloquence officielle, et les Cadurciens peuvent contempler sur son piédestal et enveloppé dans une chaude pelisse de fourrure, celui qui en 1870 envoyait à la mort nos pauvres mobiles transis avec leurs capotes de pacotille et leurs souliers de carton.

Aussi bien, il est de mode, par le temps qui court de tout dénaturer et de présenter les choses sous un jour absolument différent de la réalité. Pouvait-on s'attendre, par exemple à voir l'orateur de Romans transformé en véritable moraliste chrétien? Non sans doute. Eh bien, ce miracle a été opéré cependant par le président du conseil qui, dans son discours, supposant ouvertes les lèvres glacées du défunt lui fait dire : « Il n'y a de grand, de durable et d'éternel en ce monde que le devoir! »

Quelle amère ironie! Le devoir! Mais où est-il donc chez ces politiciens sans conscience, qui n'ont toujours connu que l'intérêt comme mobile de leurs actions, et dont le nom seul d'opportunistes témoigne que leur ligne de conduite varie avec les circonstances et les événements? Le devoir! où le trouveront-ils, ces sectaires de la loge qui ont brisé les croix, expulsé les religieux et voulu chasser des institutions comme de l'âme des enfants, le nom même de ce Dieu sans lequel le devoir n'est plus qu'un vain mot creux et ronflant?

Encore n'est-ce point assez pour M. Ferry de parler de devoir. « Les combats les plus beaux, dit-il, sont les combats sans espérance; au dessus de la victoire, plus haut que le succès, plus haut que la victoire même, il y a quelque chose : le sacrifice. »

Comment, c'est le plus haut fonctionnaire de la République qui ose parler de sacrifice, alors que chaque jour on augmente les traitements des fonctionnaires républicains, et qu'arriver au pouvoir pour s'y enrichir aux dépens du pays est devenu le but unique des ambitieux de toute catégorie.

C'est de la raillerie, et cependant M. Ferry a peut-être raison, la République est bien le gouvernement des sacrifices. Que de choses n'a-t-elle pas sacrifiées déjà à la secte et à la passion antireligieuse? L'éducation chrétienne de l'enfance, l'honneur et l'indépendance de la magistrature, la sœur de charité, ce type si parfait du sacrifice, le nom français, nos finances nationales, tout cela n'a-t-il pas en effet été sacrifié à la République qui semble avoir pris à tâche de détruire tout ce qu'il y avait encore dans notre pays de grand et de sacré.

Oui, la République est le gouvernement du sacrifice de nos institutions séculaires, de notre foi, de notre fortune à je ne sais quel Minotaure moderne plus terrible mille fois que le monstre antique, car il ne se

contente plus des corps il veut encore dévorer les âmes.

D'ailleurs M. Ferry n'est pas resté longtemps dans ces sphères élevées qui lui conviennent mal, alors même qu'il y parle sans conviction ou contre sa pensée, comme c'est hélas! nous l'avons constaté souvent sa triste habitude. A Périgueux, il s'est exprimé avec plus de franchise en réponse au toast que lui portait le maire de la ville. Le président du conseil se félicite de la situation extérieure et intérieure de la France et mesure avec complaisance le chemin parcouru depuis un an.

Cela devait être, puisque c'est lui qui a présidé dans cet intervalle à nos destinées, et nous savons que M. Ferry s'estime fort lui-même. Mais pour animer, dit-il, la bonne influence de notre politique étrangère, il faut absolument une certaine stabilité, une certaine permanence dans le pouvoir ministériel. Cela allait sans dire. A présent que M. Ferry est au pouvoir, il est tout naturel qu'il recommande le maintien du statu quo et se pose en adversaire de la maxime républicaine : Ote-toi de là que je m'y mette. C'est là une des applications de cet esprit de sacrifice dont il parlait lundi à Cahors et qu'il lui tardait sans doute de manifester.

M. Ferry veut se sacrifier encore longtemps pour la France. A nous de voir si nous pouvons accepter sans préjudice tant de dévouement désintéressé et tant de bonne volonté.

Quant aux élections municipales que M. Ferry assure devoir être hautement, formellement et universellement républicaines, souhaitons qu'elles fassent mentir ses espérances et démontrent, une fois de plus, que sa parole est chose légère.

Le succès d'ailleurs est dans nos mains, si nous le voulons. Sachons agir et donner une leçon à ces parleurs sans vergogne et à ces politiciens sans principes. X.

Élections Municipales

CE QUE NOUS SOMMES, CE QUE NOUS VOULONS

Un des moyens dont se servent nos adversaires pour infirmer notre action dans la lutte électorale consiste à nous dénoncer comme royalistes. Libre à eux de le crier bien haut, ils ne le crieront jamais plus haut que nous ne sommes disposés à le faire nous-mêmes. Oui, nous sommes royalistes. On prétend par là nous rendre impopulaires. Mais nous allons nous-mêmes au-devant de ce péril, si péril il y a. Impopulaires nous, alors que nous visons à prendre notre point d'appui sur la popularité même en nous servant de cette arme terrible du vote universel qui n'est autre que la force mise entre les mains du peuple! L'honnête ouvrier, le travailleur fidèle à ses devoirs de citoyen et de chrétien, le bourgeois probe et paisible, tous ceux enfin auxquels nous nous adressons ne feraient-ils point partie du peuple? Nous voyant prendre part résolument à la lutte, orateurs et journalistes républicains de toute couleur affectent d'être pris d'un certain accès de peur. Comme s'il entraînait dans nos plans d'établir la monarchie au sein du Conseil municipal. Ils espèrent sans doute, en agitant cet épouvantail, exciter l'ardeur de leurs dupes trop nombreuses; que les dupes et dupeurs se rassurent. Notre heure viendra,

elle n'est peut-être pas très éloignée; leurs prophètes eux-mêmes l'ont prévue quand, dans un moment d'effarement, ils ont poussé le cri d'alarme : Ça se décolle, quoi qu'il en soit, lorsque cette heure sonnera elle ne nous trouvera pas endormis, mais ce n'est pas au sein du Conseil municipal que nous tenterons alors de rétablir la monarchie.

Pour le moment nos visées sont moins élevées. Nous aspirons simplement à remplacer sur les sièges du conseil où se débattent nos intérêts les malhonnêtes par les honnêtes, les incapables par des intelligences à la hauteur des modestes fonctions municipales, les timides par des hommes de cœur, les fanatiques d'impiété par des citoyens craignant Dieu. Nous voulons des édiles qui aient plus de souci de faire la chasse aux malfaiteurs, dont le nombre croissant menace la sûreté de nos rues, qu'aux prêtres, moines ou sœurs de charité. Nous voulons rétablir le signe du Christ sur les murs de nos écoles d'où il a été arraché, nous voulons voir relever la croix sur les places publiques, où elle a été sacrilègement renversée. Nous voulons que nos pauvres et infirmes soient toujours soignés par nos sœurs de charité, et que dans nos hôpitaux le moribond qui va paraître devant Dieu, puisse sans entrave recevoir les consolations et les secours de la religion qui a présidé à son entrée dans la vie.

Voilà toute notre ambition pour le moment. Quand nos choix auront été arrêtés, usant de nos droits, nous travaillerons avec activité pour que les noms de nos candidats sortent de l'urne, et, quoiqu'il arrive, nous emporterons de la lutte la satisfaction d'avoir accompli notre devoir.

Nos candidats seront-ils royalistes? A l'avance nous répondons : ils seront honnêtes et ne relevant que de leur conscience. Nous écarterons donc avec soin de nos listes les ambitieux de tout rang, toujours servilement disposés à plier sous les caprices impies et despotiques de nos maîtres du jour. Dans ces conditions il y a peu de chances pour que notre choix tombe sur des républicains. C'est ainsi que, malgré notre désir de ne point faire de la politique en allant déposer notre bulletin, nous serons inévitablement forcés d'en faire, car voter pour d'honnêtes gens, c'est voter contre le gouvernement.

COURSE AUX NOUVELLES

Aumône pontificale. — Par ordre du Saint-Père, à l'occasion de la solennité de Pâques, l'aumônerie apostolique a fait distribuer à des familles pauvres 150 lits complets.

En outre, S. E. Mgr Sanminiatielli, aumônier secret de Sa Sainteté, a fait, toujours par ordre du Saint Père, diverses aumônes en argent, de telle sorte que la somme totale ainsi employée en secours charitables, s'élève à douze mille francs.

Encyclique papale. — Notre T. S. Père le Pape va publier contre la franc-maçonnerie un grave document. Il y dévoile les dangers des sociétés secrètes qui ruinent l'autorité des gouvernements et de l'Eglise. Leur force vient de leur habilité à tromper les princes et les peuples. Il faut donc que les catholiques réagissent contre ces perfides doctrines, se serrent autour de leurs évêques afin d'aider à leur énergique et patiente résistance.

Œuvre du tombeau de Pie IX. — A la suite des odieux attentats qui ont ac-

compagné, le 13 juillet 1881, la translation des restes mortels de S. S. Pie IX dans l'église de Saint-Laurent-hors-les-Murs, à Rome, l'Œuvre des Congrès et Comités Catholiques d'Italie a conçu la pensée de consacrer, par une manifestation durable, l'universelle protestation des catholiques.

Tout en respectant les suprêmes volontés de Pie IX en ce qui concerne ce tombeau même, qu'il a voulu simple et modeste, l'Œuvre se propose de décorer la crypte de Saint-Laurent au moyen de vitraux, de peintures allégoriques et d'une riche ornementation en mosaïque, dans laquelle seront ménagés des emplacements, au nombre d'environ cinq cents, destinés à recevoir les armoiries des archevêques et des évêques des diocèses qui auront le plus largement contribué au projet de restauration.

La France a le devoir de se faire représenter dignement dans ce concert d'hommages rendus par tous les peuples à la sainte et pieuse mémoire de Pie IX, qui lui témoigna toujours une prédilection spéciale, pour qui un grand nombre de ses enfants ont si généreusement versé leur sang, et qu'elle a entouré d'une vénération si profonde et d'un dévouement tout filial.

Outre les travaux de restauration et d'embellissement qu'elle se propose d'effectuer, l'Œuvre a déjà fondé à perpétuité douze messes annuelles qui sont célébrées le 7 de chaque mois pour l'âme de Pie IX et pour celle des souscripteurs et des personnes recommandées par eux.

Les organisateurs de l'Œuvre ont voulu lui donner le caractère d'une manifestation populaire des sentiments de reconnaissance et d'admiration que le nom de ce grand Pape éveille chez tous les catholiques. A cet effet, ils ont fixé à 25 centimes la cotisation demandée aux adhérents.

Nous ouvrons une souscription dans nos bureaux et nous nous chargeons de faire parvenir les offrandes à M. Paul Decaux, trésorier du Comité catholique de Paris, rue de Grenelle, 35.

Fêtes de Pâques. — De toutes les villes de France vient la même bonne nouvelle : Jamais peut-être nos églises n'ont été fréquentées par autant de fidèles. Lyon a vu, pendant la Semaine-Sainte, les catholiques affluer aux offices sacrés. Mais au jour de Pâques c'est par milliers qu'il faut compter ceux qui ont rempli le devoir pascal.

C'est là pour nous tous catholiques, un encouragement et un grand espoir. Nous savons que la persécution est impuissante contre le bien; nous savons aussi qu'elle fortifie et féconde l'œuvre de Dieu.

Mais par quelle inconséquence souffrons-nous des radicaux à la tête de nos affaires; ne saurons-nous donc jamais remplir complètement nos devoirs, être vraiment citoyens.

Honneur au mérite. — Nous sommes heureux d'apprendre que M. le baron Paul Dallemagne vient d'être nommé, par le Très Saint Père, commandeur de l'Ordre de Pie IX, récompense bien méritée pour son dévouement à l'Eglise et à la vieille monarchie française.

M. Paul Dallemagne a été décoré, l'été dernier, du titre de commandeur du Saint-Sépulcre.

M. le marquis de Gouvello, du diocèse de Belley, a été nommé, par Sa Sainteté, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Sa Sainteté a aussi daigné élever à la dignité de Grand-Croix de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, M. le comte Werner de Mérode, sénateur.

On nous dit, au moment de mettre sous presse, que M. Louis Desgrand, président de la Société de géographie de Lyon, vient d'être décoré, lui aussi, par N. S. P. le Pape, juste appréciateur du vrai mérite, de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Une bonne note. — Dans les régiments de la garnison de Paris, l'observance tradi-

tionnelle du vendredi-saint a été pratiquée cette année, dans toute sa rigueur. Les hommes ont fait maigre.

Le ministre de la marine à l'occasion des jours saints, a donné ordre aux préfets maritimes de faire mettre les pavillons en berne, de tirer, le vendredi-saint, les coups de canon réglementaires tous les quarts d'heure.

Nous devons rappeler que M. Brun, qui n'était pas marin, en avait décidé autrement, l'année dernière.

Nécrologie. — La mort frappe sans relâche depuis quelques jours ; notre cité lyonnaise est rudement éprouvée.

Nos fêtes de la Résurrection ont été pour beaucoup le moment aussi choisi par Dieu pour leur triomphe et la récompense du bien accompli.

Citons au hasard :

M. le chanoine des Garets que la sagesse de notre premier pasteur était allé chercher jusque dans la retraite pour l'élever à la dignité d'un des conseillers.

M. Busquet, proviseur du Lycée, ami dévoué et, aussi à son honneur, bravant la haine des hommes du jour et ne s'inspirant que de ses devoirs, on le voyait toujours le premier conduisant notre jeunesse à l'accomplissement des actes religieux.

M. Parrel, ancien maire de Brignais, et qui durant de longues années sut administrer cette commune avec ce tact et cette énergie de l'homme de bien.

M^{me} Emile Sabran, cette femme que dépeint admirablement l'Écriture quand, parlant de la femme forte, elle la représente comme le foyer qui entretient la chaleur et la vie dans l'intérieur de la famille chrétienne.

M^{lle} Neaud, morte à Rome il y a quelques jours. Le nom de la famille Neaud est devenu à Vaise le synonyme de dévouement et d'abnégation. Nos écoles, l'admirable établissement des Petites-Sœurs des Pauvres sont là pour en témoigner.

C'est de l'honneur. — M. le baron de Candé, maire de Noyant-la-Gravoyère, a été suspendu de ses fonctions pendant un mois, pour avoir refusé d'afficher sur les murs de sa commune la décision du Conseil d'État contre Mgr Freppel.

Faits et gestes d'intrigants. — Il faut qu'Anzin apparaisse aux loups et aux corbeaux comme un champ de carnage, ils y accourent tous. Après l'épiciériste, marquis de Rochefort-Luçay, après l'aventurier marquis de Talleyrand-Perigord, jaloux de perpétuer le mépris qui s'attache à ce nom, après l'aliénée Paule Mink, voici venir le plagiataire pornographique qui cache son nom de Jogand sous celui de Léo Taxil, et la citoyenne Léonie Rouzade ! Qu'est-ce que c'est que ça ? de quel repaire ça sort-il ? En tout cas elle a grand appétit : elle veut qu'on mange la *prétraille* ; évidemment c'est le seul moyen de rendre le peuple heureux, de le rassasier à jamais ! Elle a chance d'être écoutée, car le peuple français de tout temps le plus spirituel de la terre, l'est devenu au superlatif, depuis que les francs-maçons l'ont éclairé de leur lumière, sans compter l'adoucissement qu'ils ont apporté à ses mœurs.

Nous serions curieux de savoir par qui sont soudoyés de tels émissaires, à quoi est employé le trésor de la franc-maçonnerie.

Les idées de Paul Bert. — Notre vivisectionneur parlant en termes émus aux instituteurs du Lot (nous disons en termes émus car

le bol de punch était vidé) leur a dit, entr'autres paroles, ces mots :

« Les bons salaires font les bons fonctionnaires. » Nous voyons bien en effet le budget augmenter chaque année, les fonctionnaires y puiser largement pour eux et leurs amis, et cependant nous n'avons jamais été aussi mal gouvernés.

Ces mots « bons fonctionnaires » seraient-ils donc synonymes de ceux de « jouisseurs et d'égoïstes ? »

L'ère des bas-bleus. — Nous trouvons dans la *République française*, oracle du parti républicain et laïque, ce qu'il faut penser des Lycées de jeunes filles : « L'expérience des Lycées de filles se tente sur un grand nombre de points. Ces Lycées réussissent-ils ? Nous le souhaitons, non sans ressentir quelque appréhension. En effet, le personnel élève de ces établissements se recrute principalement au moyen de bourses chez les fonctionnaires modestes et la petite bourgeoisie, dans un monde qui devrait surtout fournir de bonnes mères de famille. Il sera peut-être dur à une lauréate de se résigner à devenir la femme d'un brave employé à deux mille deux cents francs. Certes, le bon sens français nous sauvera de la peste des étudiantes cosmopolites qui ont fourni au nihilisme de si gracieuses recrues. Mais on peut craindre que, d'ici à dix ans, les Lycées de filles ne nous donnent pas mal de bas-bleus, sans compter les « oratrices » de réunions publiques ; deux classes de citoyennes dont le commerce est parfois épineux. »

« Quant à la bourgeoisie aisée ou riche, nous le craignons bien, elle n'usera pas plus de l'enseignement secondaire public que de l'enseignement primaire communal, et le niveau intellectuel et moral des établissements laïques souffrira de cette abstention. »

Exemple contagieux. — M. Campe-non fait école. Il a porté dernièrement un règlement obligeant les soldats à stationner à la porte des églises pendant les prières publiques et les services funèbres. Rien n'est contagieux comme la bêtise, du moins pour certaines cervelles. La ville d'Annonay vient d'en avoir la preuve. Une petite fille de la paroisse Notre-Dame étant morte, ses compagnes lui firent cortège à son enterrement. Mais, arrivées à la porte de l'église, elles entendirent un « halte ! » formidable sortir du gosier de leur maîtresse « laïque » : et les pauvres enfants durent battre le pavé sur la place Notre-Dame pendant tout le temps que l'office divin fut célébré pour leur compagne défunte.

Une Infamie. — L'autre jour sur la ligne de Lyon, un jeune lieutenant de cavalerie monte en wagon, et engage bientôt conversation avec son voisin.

On cause politique et le lieutenant ne ménage pas la République. Il déclare qu'avec elle il n'y a rien à attendre de l'armée, et que l'armée a assez d'un pareil régime. Le voisin laisse dire. Au prochain buffet on déjeune ensemble. On échange ses cartes, et le lieutenant lit sur le bristol qui lui est remis, en échange du sien, le nom d'un député de la gauche.

En rentrant à sa garnison, il y trouva quinze jours d'arrêt qui l'attendaient.

Une autre fois, il choisira mieux ses confidents, mais quel singulier métier faisait ce député !

Quel épouvantail ! — Le *Siècle* est en proie à une vive émotion. Les royalistes ont l'audace de répandre des écrits contenant des exposés financiers, des statistiques commer-

ciales, des comparaisons de budget, des parallèles entre la Monarchie et la République. — Dans son effarement, le *Siècle* propose la création d'une *Ligue d'union républicaine*, destinée à combattre l'action des comités monarchistes. Il y a là pour nos amis, un encouragement et une leçon. Ils peuvent mesurer leur force aux alarmes de l'adversaire, et ils doivent agir en conséquence.

Nominations et décès dans le clergé. — Par décision de Son Éminence le Cardinal-Archevêque :

M. Beynat, curé de La Tour-en-Jaret, a été nommé curé de Pierre-Bénite.

DÉCÈS

† M. des Garets, chanoine titulaire de la Primatiale, est décédé le 10 avril, âgé de 56 ans.

Réunion Royaliste

Mardi soir, avait lieu au restaurant des Aqueducs, à Saint-Just, une réunion royaliste sous la présidence de M. Louis Legat. Nous avons déjà rendu compte d'une première réunion dans le même local, il y a trois semaines. Mais nous sommes heureux, très heureux de constater un sensible progrès dans ce quartier. Le nombre des assistants a doublé. Les ouvriers surtout y sont venus beaucoup plus nombreux.

Trois orateurs ont pris la parole MM. de Villeneuve, Roux et de Combes.

M. de Villeneuve a démontré avec éloquence l'importance de ces élections municipales, que l'on néglige parfois à côté des grandes élections.

M. Roux, avec beaucoup d'esprit et d'élévation a mis à nu les aberrations de nos édiles actuels.

Des volumes seraient insuffisants à toutes les rapporter. L'argent est jeté par les fenêtres, et l'on songe à voter encore des centimes additionnels, ces centimes qui se traduisent ni plus ni moins par des centaines de mille francs. L'instruction gratuite — notez bien qu'elle est gratuite, — coûte quatre millions par an à notre ville, sans compter les constructions futures dont le coût est déjà porté à quelques cinquante-un millions ! rien que ça ! ce sont des prévisions, il est vrai, mais qui ne sait combien les prévisions sont toujours dépassées ? Et tout ces millions sont pris dans nos poches, pour une œuvre qui tourne contre nous, alors que nous sommes obligés de donner d'autre part à nos écoles congréganistes. Heureusement pour nous, les sœurs et les frères ne coûtent pas la dixième partie des instituteurs laïques. Nos sœurs se contentent de trente sous par jour. Cherchez l'institutrice qui ne demande pas plus. Il est vrai qu'une sœur fait l'ouvrage de trois ou quatre institutrices laïques !

Mais consolons-nous. Tout notre argent n'est pas gaspillé. C'est ainsi que vingt mille francs sont employés à équiper ces magnifiques bataillons scolaires qui sont la terreur des Allemands, et qui les feront reculer d'épouvante dès qu'ils auront tous des fusils qui ne coûteront que trente-cinq mille francs. C'est ainsi qu'une somme de cinquante mille francs, est allouée aux conseillers municipaux pour leurs frais de déplacement, aux conseillers municipaux qui ont le parcours gratuit sur les tramways et les mouches. C'est ainsi qu'une somme très ronde est réservée aux frais de balayage. Mais

de quel prix ne paierions nous pas le balai qui nous débarrasserait de tout ce monde ?

M. de Combes parle ensuite de la nécessité absolue de voter sans une seule abstention.

A. D'ANGELES.

Une statue de plus

Encore une statue érigée sur le sol de France, à un homme que la Révolution proclame un grand homme de plus et qui a personnifié la République de 1870 ; à Gambetta. C'est surtout l'orateur, tribun de la République que représente cette statue. La parole a donné en effet à Gambetta sa célébrité plus peut-être que son entreprise de la défense nationale et son grand ministère. Mais cette statue est-elle celle d'un grand homme ? Les statues des saints ou des hommes que l'histoire a consacrés illustres sont, par intervalle, enlevées de leur piedestal pour satisfaire les passions antireligieuses ou politiques. Mais l'effigie en bronze ou en marbre de ceux qui ont eu leur nom et leur personne entourés du bruit de la place publique et de la popularité d'un jour, cette effigie se dresse dans les moments troublés pour les grands hommes du mal comme pour les grands hommes glorieux par le bien.

L'esprit public, souvent l'engouement des amis intéressés, toujours sont loin de faire comprendre les paroles solennelles de Bossuet sur une tombe : « Dieu seul est grand ».

Combien en effet d'hommes de ce temps sont jugés dignes d'une apothéose, qui, dans l'histoire impartiale seront réduits, pour leur renommée, aux justes proportions de leur individualité ou même à l'oubli.

Ce ne sera pas parce que l'on aura élevé des statues avec une sorte de prodigalité à des hommes mis en évidence par les circonstances ; mais dont la vie n'a eu qu'une célébrité factice et éphémère ; ce ne sera pas pour cela, que ces hommes auront manifesté leur grandeur. Les hommes célèbres sont qualifiés grands parce qu'ils ont fait de grandes choses qui restent après eux.

Gambetta a été l'un des auteurs d'une seule chose qui soit restée : la troisième République. Est-ce vraiment assez pour que Gambetta soit un grand homme ?

Ce tribun a beaucoup parlé, mais de ses nombreux discours il est resté surtout une sorte d'axiome révolutionnaire traduit dans presque toutes les langues de la presse et paraphrasé par lui-même et par les praticiens de la haine antireligieuse : « Le cléricisme, voilà l'ennemi », or quelle destinée était donc réservée à ce pourfendeur du cléricisme ? Son rêve d'ambition suprême n'a pas même eu un commencement de réalisation, il a fallu que ce prétendu grand homme tomba comme frappé de la foudre par une mort peu glorieuse, dont il vaut mieux pour sa mémoire croire la cause peu connue.

Et aujourd'hui que celui qui a cru pouvoir compter sans Dieu sur une longue carrière et une célébrité sans limite ; cet homme après avoir, dans sa carrière politique, dénoncé les choses et les personnes de la religion, lui, gratifié des clartés de l'intelligence, n'a pas même eu le courage de se demander, à la dernière heure, si le cléricisme n'était pas un ami, quand tous les autres devenaient inutiles pour affronter l'éternité.

— 1 —

LES QUATRE MILLE DIABLES

PAR ALFRED DES ESSARDS

I

Dans la première partie du seizième siècle, le pays de Limousin était florissant, malgré les terribles guerres qui l'avaient désolé, au temps de la lutte entre la France et l'Angleterre. Limoges gardait vigilement la contrée avec ses gros canons, encore que la bande des quatre mille diables, espèce de malandrins attardés sous François I^{er}, battit la campagne en y commettant de notables ravages.

A quelques lieues de cette cité, le village de Borderie mirait paisiblement ses chaumes dans l'onde claire de la rivière de Vinçon. Il n'avait pas reçu la visite des brigands, et ses habitants n'étaient préoccupés que de leurs travaux. Les femmes non plus ne restaient pas oisives : il fallait les voir soit coudre les hardes, soit préparer les châtaignes pour la soupe ou pétrir les galettes de sarrasin. De ce nombre étaient Agnèle et Désirée, deux charmantes orphe-

lines, âgées l'une de dix-sept ans, l'autre de seize. La pitié d'un oncle, Nicolas Carral, vieux laboureur, les avait recueillies, et c'était merveille de voir comme la bénédiction du ciel était tombée sur le bienfaiteur.

Tel était le train des choses, au jour où nous trouvons les deux sœurs à la porte de la chaumière, filant la quenouille chargée de chanvre. Elles étaient vêtues modestement, avec un justaucorps bleu appelé *brassière* et un jupon court. Leur bonnet à longues ailes relevées sur le front était d'une blancheur irréprochable. Leurs pieds mignons se perdaient dans des sabots ferrés.

La bonne humeur habituelle de la sœur aînée avait fait place à une certaine mélancolie.

— En vérité, dit Désirée, j'ai sujet de m'étonner fort. Toi qui toujours allais chantant quelque virelay, te voilà aussi dolente que si la clavelée s'était mise dans notre troupeau, ce qu'à Dieu ne plaise.

Agnèle, qui d'abord s'était soustraite aux questions de sa cadette, lui répondit de l'air le plus naturel :

— Je suis tourmentée du désir de me rendre à Saint-Junien des Combes pour voir notre vieille cousine Véronique. La pauvre femme que ses infirmités ne quittent plus éprouverait un grand soulagement de cette visite.

— C'est bien pensé, répartit la cadette ; mais il y a loin d'ici à Saint-Junien, et qui sait si la route est sûre ?

— Oh ! je n'ai rien à craindre.

— Prends garde. N'as-tu donc pas entendu parler de ces malfaiteurs qui courent par monts et par vaux dans le pays et qu'on appelle les *diables* ?

En prononçant ce nom redouté la jeune fille se signa. Agnèle était devenue pensive.

— Allons, dit-elle en soupirant, j'offrirai à Jésus-Maria le sacrifice de ce désir.

Elle achevait ces paroles quand un jeune homme vint à passer de l'autre côté du chemin. Il froissait la haie vive, comme pour s'effacer, et une certaine timidité contractait son visage.

Ce n'était certes pas que ce gars fût malingre et souffreteux. Au contraire, sa taille était développée, son apparence vigoureuse. Une gourde pendait à son flanc gauche, et sa main était armée d'un bâton noueux et solide.

Tout en cherchant à n'être pas remarqué, il ne put s'empêcher de laisser son regard obliquer vers les deux sœurs, comme aussi de les saluer avec déférence.

— Ah ! voilà le Silencieux, dit la cadette.

Cette fois, le jeune laboureur s'arrêta. Agnèle avait fait presque involontairement un signe. C'en fut assez pour que Jean Gautier franchît le chemin avec empressement.

— Tiens, il s'apprivoise, murmura Désirée.

— Qu'y a-t-il pour votre service, demoiselles ? demanda Jean Gautier, les joues tout empourprées.

Agnèle n'était pas moins intimidée ; le nom de « demoiselles » qui n'était alors en usage que pour les filles de haute lignée, l'embarrassait un peu.

— Mon Dieu, dit Agnèle, pardonnez-moi de vous retenir un instant.

— Il n'y a pas de mal. J'ai choisi pour entreprendre un petit voyage ce jourd'hui où ma besogne était achevée.

— Tiens, c'est vrai, vous êtes équipé comme un pèlerin.

— Je m'en vais du côté de Saint-Junien.

Les deux sœurs échangèrent un sourire.

— Qu'avez-vous donc, reprit Jean, à vous consulter ainsi ? Est-ce chose miraculeuse de se rendre à Saint-Junien ?

— Certes non, répliqua Désirée ; mais le curieux, c'est que tout à l'heure ma sœur projetait d'aller au même endroit voir notre vieille cousine.

— Si la demoiselle a confiance en un honnête chrétien, je lui offre ma compagnie.

La meilleure preuve d'estime qu'Agnèle pût donner au voisin ce fut d'aller quérir sa mante à capuchon, de s'en revêtir et de dire résolument :

— Partons.

Le soleil brillait dans toute sa splendeur. A perte de vue, la campagne s'éclairait de feux irisés.

Pour abrégé, les deux jeunes gens prirent une route de traverse. Le silence régnait entre eux comme par une convention tacite.

Après qu'ils eurent cheminé un assez long temps, Agnèle témoigna d'une certaine lassitude. Son compagnon lui indiqua du doigt un tertre pour s'y asseoir.

— Merci, dit Agnèle avec cordialité.

Et voyant qu'il restait debout :

— Quoi ! ne vous asseyez-vous pas aussi ?

— Soit ; je ne veux rien tant que vous imiter, ma voisine.

— Oui, votre voisine ; et pourtant vous ne franchissez jamais notre seuil.

(La suite au prochain numéro.)

Maintenant que Gambetta, peu soucieux de son âme et de la vie surnaturelle, est arrivé à cet état hideux qui n'a de nom dans aucune langue, sera-ce sa statue qui le transfigurera ?

Sera-ce parce que, dans de pompeuses harangues, on aura redit à la foule que tant d'honneurs étaient rendus à un grand patriote, un grand mort, en un mot, un grand homme. Gambetta n'aura-t-il pas été glorifié seulement par des paroles comme lui-même a glorifié ses passions par ses discours ?

Sera-ce le président du Conseil, Jules Ferry, qui aura achevé l'apothéose de Gambetta par une sorte d'oraison funèbre dithyrambique et l'aura consacré grand homme ? c'est douteux et peu rassurant pour la mémoire de cet homme.

« Si ses lèvres glacées pouvaient se rouvrir, a dit Jules Ferry, il vous dirait : Il n'y a de grand, de durable, d'éternel en ce monde que le devoir. Il vous dirait encore : les combats les plus beaux sont les combats sans espérance. Au-dessus de la victoire, plus haut que le succès, plus haut que la gloire même, il y a quelque chose : le sacrifice. »

Devoir et sacrifice seraient donc les deux termes de la grandeur de Gambetta ?

Si c'est pour la patrie qu'il a vécu et parlé, est-ce un devoir qu'il a accompli en tentant d'en faire un corps sans âme, en lui ravissant, ce qui est la gloire d'une nation, sa foi religieuse ? Pour les véritables patriotes, c'est un crime de lèse-nation.

Le sacrifice ! Gambetta l'a-t-il subi autant que la patrie ? Mais c'est parce qu'il a acculé cette patrie aux limites du despotisme du vainqueur que la France a été sacrifiée. Quant à lui, ce n'est pas une fortune improvisée depuis nos malheurs qui est un sacrifice, pas plus que les jouissances du bien-être en ce monde ne sont un sacrifice pour celui qui a peu souci d'une autre vie. L. DUCURTYL.

Nos Écoles libres

La vente au profit des écoles catholiques de Lyon a donné un bénéfice net de 32.325 fr. 65 cent. — C'est beaucoup, et nous ne saurions trop adresser de compliments aux infatigables vendeuses, aux dévoués commissaires, aux généreux donateurs et acheteurs de cette vente importante, et cependant c'est encore peu de chose relativement à tout ce qu'il faut pour nos écoles.

Nous l'avons déjà dit, et ce fait devrait émouvoir toute âme chrétienne : on est obligé de refuser des enfants ! Songez-vous à l'avenir de ces enfants, condamnés à entrer dans les écoles de l'athéisme ! Songez-vous que l'âme de ces enfants, qui est l'âme de la patrie, dépend de vos bourses !

Voilà pourquoi, tout en remerciant tous les bienfaiteurs de cette œuvre, aujourd'hui la première des œuvres, nous venons encore mendier pour elle.

Allons, chers lecteurs, que votre zèle et votre générosité ne se ralentissent pas, mais qu'ils puissent, au contraire, dans la persécution dont nous sommes les victimes, une force et une persévérance inconnues jusqu'à ce jour. Donnez, donnez encore ! EVIDENCE.

Nous donnons notre troisième liste de souscription en faveur des écoles catholiques :

Omission dans les listes précédentes, 20 fr. — M^{me} Meyriat, 5 fr. — M. P. J., 5 fr. — M^{me} Veuve Tancréz, 2 fr. — M^{me} V. B., 25 fr. — Un ancien élève des frères, 10 fr. Total : 67 fr. Listes précédentes 270 fr. Total à ce jour : 337 fr.

Gambetta & Ferry

Les fanfares ont cessé, et des discours prononcés à Cahors, il ne reste plus aujourd'hui qu'un peu de bruit. C'est peut-être l'heure de juger Gambetta et son œuvre.

Nous regardons la foule, alors que Jules Ferry, Campenon, Sirech et autres lui jetaient leurs phrases enthousiastes, et nous n'y trouvons ni émotion ni douleur ; elle avait oublié, et pour toujours, celui que, jadis, elle avait flatté, encensé, idolâtré. Trois ans avaient suffi pour détruire ce colosse au pied d'argile, qui semblait si menaçant. Le ministère avait été la pierre où son char glorieux s'était venu heurter dans sa course rapide ; il avait révélé la force et la faiblesse de Gambetta. Puissant pour détruire, il était impuissant à réédifier. Mais un jour, à Ville-d'Avray, « un hasard vulgaire », c'est Jules Ferry qui parle, « a tout brisé, » et le chef du gros ministère, couché sur un lit de douleur, a vu, lambeau par lambeau, s'en aller sa

gloire et sa vie. Son corps épuisé, surchargé de graisse, ne pouvait supporter aucune opération. Il n'y avait plus qu'à mourir. Les frères firent la garde autour de la maison du moribond ; aucun prêtre n'y put pénétrer, et la mort lente et fatale le prit avant la nouvelle année.

Quelle est, dans cette vie publique de quinze ans, l'idée maîtresse qui l'explique tout entière ? nous l'avons vainement cherchée dans le discours de M. Jules Ferry. Au travers de ses périodes sonores, le Vosgien n'a pas osé laisser transparaître son secret. L'héritier n'a pas eu le courage de nous dire ce qu'il avait emprunté au mort. Nous le dirons pour lui.

Bien des gens s'imaginent qu'un mot résume la doctrine du maître, et que ce mot est l'Opportunisme. Il y a ici, à la fois, vérité et erreur. L'Opportunisme n'est qu'une conséquence dont le principe est clairement énoncé dans le mot fameux : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Ce mot d'ordre nous est venu d'Italie. C'est à Milan que les francs-maçons ont donné à Gambetta cette mission à remplir, lui promettant en échange de l'or et le pouvoir. Comme Satan autrefois, ils conduisirent Gambetta sur la montagne, et de là, ils lui montrèrent la chaîne élevée des Alpes : « Derrière, lui dirent-ils, est votre beau pays, et un jour, si vous nous promettez de nous obéir, nous jurons que vous y régnerez. »

Les yeux éblouis, éperdu, fou d'espérance, le jeune avocat prononça le serment redoutable. Depuis la gloire et les honneurs sont venus pour lui, mais le maître de l'opportunisme ne put en jouir avec calme, car jamais il n'eut de liberté.

Il vit souvent, avec le clair regard des hommes à qui Dieu confie pour un instant la marche des affaires humaines, que la France oubliait sa mission providentielle, et allait à d'épouvantables malheurs. Mais, derrière lui, étaient d'obscurs et puissants conseillers qui commandaient impérieusement à son esprit et à sa parole ; il n'osa se révolter. Pour reconquérir sa liberté, il lui eût fallu renoncer à la fortune, au pouvoir, à la vie, peut-être ; il n'eut pas ce courage. Le maître, tout puissant en apparence, traînait donc à son pied le lourd boulet de la servitude. Mais ces lâchetés ne pouvaient le sauver : on en avait peur, on en fit donc un ministre et Jules Ferry fut chargé d'ameuter la majorité contre lui. Gambetta tomba et bientôt mourut. Ferry eut encore pour mission de l'enterrer.

Mais si Gambetta est mort, sa pensée est toujours vivante dans l'esprit d'un sectaire. M. Jules Ferry n'a cessé un instant d'en poursuivre la réalisation. Elle explique toutes ses lois, tous ses actes gouvernementaux, depuis l'article 7 et les fameux décrets d'expulsion, jusqu'aux lois qui chassent Dieu de l'école, et par les bataillons scolaires, enlèvent l'enfant aux offices du dimanche matin. Tout dans cette odieuse politique est subordonné à la haine de Dieu : qu'importe, en effet, la raison, le bon sens, la loi, l'intérêt même, si on frappe un prêtre, si on insulte un religieux ; l'impie rit, la France doit être contente. Eh bien ! non, elle ne l'est pas. En attendant qu'elle le fasse comprendre par ses votes à M. Jules Ferry, nous livrons à ses réflexions cette pensée d'un livre nouveau :

« Le prêtre est d'autant plus haï que l'esprit est plus dépravé et l'âme plus infectée. » Joseph VÉRY.

¹ Patenôtres d'un surnuméraire. — M. Delaroa.

Notre Devoir

La commune est la base de l'édifice politique. C'est là qu'ont lieu les élections de toutes sortes, et suivant que les élections municipales seront bonnes ou mauvaises, les autres seront salutaires ou fatales. Qu'on ne l'oublie pas et que le 4 mai, il n'y ait ni affaires ni plaisirs avant que le bulletin soit déposé dans l'urne. C'est un devoir plus sacré que jamais. Il s'agit de savoir si nous saurons, par nos votes, nous affranchir de cette république de francs-maçons qui nous opprime par ses lois, nous avilit et nous ruine, ou si nous aurons la lâcheté de courber indéfiniment la tête sous le joug de ses fauteurs et de ses valets.

Qui en veut encore de cette république ? Est-ce vous, ouvriers sans travail qu'elle

abuse par des promesses mensongères, à qui elle donne la liberté de mourir de faim, en attendant de donner à tous l'égalité dans la misère, la fraternité de Caïn !

Est-ce vous agriculteurs, paysans, avec vos produits sans valeur et vos terres dépréciées !

Est-ce vous industriels, commerçants qui en êtes à vous demander s'il ne faudra pas bientôt fermer vos usines, vos magasins, vos ateliers.

Non, non, elle ne convient plus qu'aux exploités qui en vivent ou veulent en vivre, aux orgueilleux, aux envieux, aux malotrus qui en espèrent des choses invouables.

Partout les gens de bien sont les plus nombreux, ils auront partout la majorité s'ils veulent l'avoir, si au lieu de se diviser ils s'unissent. Quand il n'y a pas place pour tout le monde, qu'importe que le candidat soit Pierre ou Paul, si c'est un homme de bien, un bon Français. Quoi ! il s'agit du salut du pays, et d'honnêtes gens, sages d'ailleurs, se laisseraient égarer par l'amour-propre ! voterait mal ou s'abstiendraient par suite de rivalités mesquines, de rancunes personnelles ! Ce serait honteux !

Ils resteraient dans l'indifférence, dans l'apathie quand il leur suffirait pour triompher de s'entendre de se grouper, d'agir enfin et de parler haut ; d'affirmer sans crainte leur opinion, leurs préférences, de repousser énergiquement les hommes qui soutiennent un régime funeste !

Ce serait à désespérer de l'avenir.

SAINT-MAMERT.

En Marche

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, etc.

Vous savez le reste de la fable, c'est inutile d'en citer plus long. Grâce à Dieu nous avons de rudes travailleurs pour mener à bonne fin la besogne ; mais ce char, qu'il est lourd ! qu'il est dur à remuer le parti conservateur ! Enfin il est en marche cette fois-ci, et pour de bon. Ouf ! puis-je m'écrier, moi qui suis peut-être la mouche du coche, quel travail il faut pour le remuer ce bon parti conservateur !

N'importe, l'élan est donné, il arrivera. Les réunions royalistes, les comités royalistes se multiplient. Le nombre des adhérents augmente chaque jour, et si le succès ne couronne pas entièrement nos efforts, du moins aurons-nous fait notre devoir.

Pourtant, ce que je considère avec bonheur dans la fable de La Fontaine, c'est que tout le monde était descendu de la voiture, ce qui veut dire que personne n'entravait la marche. Hélas ! en est-il de même chez nous ? N'y a-t-il pas encore quelque sceptique, quelque bourgeois, quelque négligent qui nous arrête ? J'en ai bien peur. S'ils ne mettent pas positivement de bâtons dans nos roues, ils ne nous aident pas, et cette simple abstention, cette indifférence passive est déjà suffisante pour notre perte. C'est donc pour eux que j'écris ces lignes, c'est pour les supplier de sortir de leur inertie. Qu'ils sachent que le succès nous serait assuré si nous agissions comme les socialistes ; qu'ils se souviennent qu'une seule voix peut souvent changer toute la face des choses. Ont-ils donc oublié que cette République qui nous tue n'a été votée qu'à une voix de majorité ! Songez-vous à tout ce que cette voix nous a fait de mal ! C'est cette voix, cette seule voix qui est cause de notre ruine matérielle et morale. C'est cette voix qui a brisé les croix, chassé les religieux des couvents, prescrit l'instruction athée-obligatoire, renvoyé les aumôniers des hôpitaux, creusé le déficit épouvantable qui nous conduit à la banqueroute, abîmé l'armée, ruiné le commerce et l'agriculture ! C'est cette voix qui nous a fait descendre au rang insignifiant que nous occupons aujourd'hui parmi les nations modernes ! C'est cette voix qui est cause de notre honte et de notre ruine !

Oh ! quels remords doivent parfois ronger le cœur de celui qui a donné cette voix, qui pouvait la donner à la grande cause. Que de crimes il a à se reprocher !

Je sais bien que votre voix n'aura pas une aussi grande importance, mais avez-vous cependant réfléchi à toutes les conséquences d'une voix de plus ou de moins, dans un simple vote comme celui qui va s'ouvrir dans quelques jours. Elles peuvent être immenses, et votre responsabilité, par cela même, épouvantable.

Regardez-y donc à deux fois avant de rester dans votre indolence, et, non content de voter, agissez sur les autres, secouez ceux que vous savez dans la torpeur, sous peine d'avoir manqué au premier devoir que la patrie réclame aujourd'hui de vous.

Encore du courage ! Encore de la confiance ! Encore de la persévérance !

AUGUSTIN RÉMY.

En Vacances

Vrai ! paraît ben qu'ça dégénère,
D'mon temps, — ça, j'm'en souviens bien, —
Not' pion s'fiançait tout en colère
Et nous r'tenait toujours pour rien.

Avec ça qu'nous n'avions de vacances
Que just' de quoi passer chez nous,
Sans compter qu' les moind' défaillances
Vous f' saient toujours ficher à g'noux.

Eh ben non, là, vrai, quand j'les r'garde
Ces tas d'fainants qui n'ont rien fait,
— C'est des déguetés que j'bavarde,
N'y a qu'eux pour ça, tout le monde le sait. —

Moi quand j'les r'garde, je m'sens tout chose,
Ces gens qui n'ont que d'bavarder,
Qui de tout not' mal sont la seul' cause,
Et qui s'en vont pour s'ballader.

Vrai, si j'étais pion de c't' école,
Ah ! j'sais rien ben c' que j'te lui f'rais
A c' grand paresseux qui s'envole ;
En deux mots, v'la c'que j'lui dirais :

Vieux, y a trop longtemps que tu commences
A n' pas nous fair' l' travail d' un nain ;
Pour c'te fois, mon cher, pas d' vacances,
Nous verrons voir pour l'an prochain.

BIBI-LA-GRILLADE.

ANCIENNE MAISON

MOUTH

GRANDS MAGASINS
DE
NOUVEAUTÉS

Grande Exposition demain Dimanche
MISE EN VENTE LUNDI

Place Saint-Nizier, Rue Mercière
TOUTE LA RUE DES BOUQUETIERS

Nalgré le tirage du 15 Janvier, on peut encore gagner 25.000 fr. de rente en prenant un billet de la loterie des Arts décoratifs.

Guérison radicale des **HERNIES** hommes, femmes et enfants. — PAIEMENT APRÈS GUÉRISON. — THERON et Cie, 28, rue Comfart, au 2^{me}. Tous les jours de 1 h. à 4 h. Une Dame est chargée d'appliquer pour Dames.

La Grande Maison de Deuil
DU
SABLIER

actuellement, rue de la République, 17, en face de la Banque de France, a reçu tous ses assortiments de printemps en Tissus légers, Costumes, Lingerie, Modes, Fantaisies, Confections, etc.

Quelle est cette maladie qui nous assaille ? Comme un voleur nocturne, elle s'empare de nous à l'improviste. Beaucoup de personnes souffrent de la poitrine et des côtés, et parfois des reins. Elles se sentent mal à l'aise et fatiguées, elles ont dans la bouche une saveur désagréable, particulièrement le matin, une sorte de glaires s'accumule autour de leurs dents. Elles manquent d'appétit et ont comme un poids sur l'estomac, elles éprouvent souvent une sensation de défaillance que la nourriture ne peut apaiser. Leurs yeux sont ternes, leurs mains et leurs pieds deviennent froids et visqueux au toucher.

Au bout de quelque temps une toux se déclare, d'abord sèche, mais quelques mois plus tard accompagnée de crachats de couleur verdâtre.

Celui qui est atteint de cette affection se sent constamment accablé de fatigue, et son sommeil ne lui produit aucun repos. Ensuite il devient nerveux, irritable et taciturne, il est assailli d'idées noires. Il éprouve du vertige, une sorte d'étourdissement quand il se lève subitement.

Les intestins deviennent constipés ; la peau est sèche et parfois brûlante ; le sang s'épaissit et ne peut plus circuler ; le blanc des yeux prend une teinte jaune ; l'urine qui devient rare et très colorée, forme un dépôt lorsqu'elle a reposé quelque temps. De fréquents renvois de nourriture ont lieu, tantôt d'un goût aigre, tantôt d'une saveur douceâtre, et très souvent accompagnés de palpitations de cœur ; la vue s'altère avec des taches de sang devant les yeux, le malade ressent une grande prostration et une extrême faiblesse.

Tous ces symptômes se présentent tour à tour. On pense que près d'un tiers de notre population est atteinte de cette maladie dans laquelle une de ses différentes formes. Il est en outre prouvé que la plupart des médecins se sont trompés sur la nature de cette affection. Les uns l'ont traitée comme une maladie de foie, d'autres comme une affection des reins, etc., etc., mais aucun des divers modes de traitement n'a été employé avec succès, parce que le remède doit être tel qu'il puisse agir avec la même harmonie sur tous ces organes ainsi que sur l'estomac ; car dans la dyspepsie affection dont il est ici question, tous ces organes prennent également part à la maladie en causant l'impureté du sang, et ils exigent un remède qui agisse activement et en même temps sur tous. La Tisane américaine des Shakers est souveraine dans cette sorte d'affections en procurant au malade un soulagement presque immédiat.

Ce merveilleux dépuratif du sang s'attaque à la vraie cause du mal et l'extirpe radicalement de l'économie, son usage fait disparaître tous ces symptômes alarmants et en quelques jours le malade recouvre la santé.

Prix : 4 fr. 50 la bouteille. Se trouve dans toutes les bonnes pharmacies où la brochure est délivrée gratuitement.

Dans le cas où les intestins ne seraient pas actifs, il faudrait prendre une ou deux Pilules américaines des Shakers au moment de se mettre au lit, tandis que la Tisane américaine des Shakers devrait être prise trois fois par jour, immédiatement après le repas.

BIBLIOGRAPHIE

ESCLAVES, SERFS ET MAINMORTABLES; beau volume in-12 de 420 pages. Prix : 3 fr. Librairie Victor Palmé, Paris.

Sous ce titre M. PAUL ALLARD vient de publier un volume qui paraît bien à point par ces temps de violente polémique sur l'ancien régime.

« J'ai essayé, dit-il, de faire tenir en un volume ce qu'un « honnête homme », comme disaient nos pères, doit savoir de l'histoire des esclaves et des serfs dans l'ancien monde, depuis les premières civilisations jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. »

Et nous lui rendons avec empressement ce témoignage que « l'honnête homme », c'est-à-dire l'écrivain consciencieux, l'historien toujours véridique et impartial, apparaît constamment dans toutes les pages de l'œuvre.

Écrit avec aisance et précision, le livre de M. Paul Allard se lit avec tout l'intérêt qui s'attache aux questions controversées ou mal élucidées de l'histoire. L'appareil scientifique n'y offre nulle part aucun encombrement; il est sobre avec richesse, et d'une netteté de détails que la mémoire saisit et classe avec toute facilité. Quand le tableau est doux et serein, comme on peut le voir, par exemple, par la lecture du chapitre : *la vie d'un serf au neuvième siècle*, il le peint sous des couleurs agréables; mais quand il est chargé, ténébreux, il devient lui-même sombre, sévère, et sa plume inexorable jette impitoyablement la vérité à la face de quiconque l'a encourue.

Les nombreux auteurs cités par M. Paul Allard disent également que son livre, le dernier paru sur la question, en restera le dernier mot.

Esclaves, Serfs et Mainmortables fait partie de la *Nouvelle Bibliothèque historique* à 3 francs le volume, créée par la *Société Générale de Librairie Catholique* en vue de réfuter les erreurs courantes en matière d'histoire sacrée et profane. La collection comprend déjà plus de vingt ouvrages différents.

BULLETIN FINANCIER

La hausse dont nous avons parlé, s'est maintenue cette semaine et a encore fait de nouveaux progrès. Le 3 0/0 est à 77, l'Amortissable à 78,10 et le 4 1/2 à 108,20. Depuis le 16, où le coupon d'avril a été détaché, le 3 0/0 nouveau ne figure plus à la cote et s'inscrit sous la rubrique du 3 0/0 ancien.

Les valeurs de crédit suivent le mouvement et voient constamment leurs cours s'améliorer. Le Crédit Lyonnais cote 580 en avance de 25 à 30 francs sur la semaine précédente.

La Société Générale s'inscrit à 480 regagnant ainsi le coupon de 7,50 qu'elle vient de détacher.

Nous trouvons la Banque de Paris et des Pays-Bas à 910, soit une hausse de 40 francs.

Le Comptoir d'Escompte passe de 880 à 925. A 590 la Banque Franco-Egyptienne gagne 18 fr. Sur l'émission des Tabacs, la Banque Ottomane est très ferme à 690.

Même remarque sur les Banques étrangères. La Landerbank cote 490 et la Banque des Pays Hongrois scille autour de 400.

Les Chemins de fer, dont les recettes sont en constante diminution, n'ont pas subi de variation sensible. Ils cotent comme précédemment : l'Est 755, le Lyon 1.267, le Midi 1.185, le Nord 1.705 et l'Orléans 1.297.

Les Espagnols conservent leur brillante tenue. Le Saragosse avance à 455 et le Nord-Espagne à 563.

Les Chemins Antrichiens sont fermes, mais sans grande tendance à la hausse. Mais si les dispositions du marché se maintiennent, il suffirait d'une légère amélioration dans les recettes pour les faire partir à leur tour.

Parmi les valeurs industrielles, le Suez ne se livre plus aux écarts d'autrefois. Les cours s'inscrivent autour de 2.000. Sans être aussi brillantes qu'on l'avait annoncé, les recettes continuent à être satisfaisantes.

Le marché des valeurs d'assurances est aussi terne aussi nul que par le passé. C'est à peine, s'il s'opère quelques transactions par semaine. Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, la fixation des dividendes a été impuissante à ramener la moindre activité. Voilà les porteurs d'assurances, obligés d'attendre encore à de meilleurs temps.

Nous avons annoncé la semaine passée que *Le Lion Vie* entrait en liquidation. Nous lisons dans les journaux les informations les plus diverses. Tandis que les uns disent que la Direction se propose de distribuer, immédiatement après la prochaine Assemblée, un premier à compte de 16 ou 17 fr., les autres affirment que les actionnaires ne toucheront rien ou presque rien. D'autre part, certaines agences financières, recherchent les *Lion Vie* à 20 ou 21. Dans un pareil doute et en nous basant sur le principe de tout perdre ou de tout gagner, nous préférons attendre.

On doit se rappeler que nous avons parlé d'une émission du *Lyon's electrical Company*, sur la place de Saint-Etienne et de Lyon, en prévenant nos lecteurs de se tenir en garde contre la tentation d'y mettre leurs capitaux; le *Cri du peuple* vient d'annoncer que sur la dénonciation de son représentant, M. Lamy, M. Savary, le directeur a été arrêté et mis en détention préventive.

Cette nouvelle, disent les journaux, mérite confirmation. L. R.

Jeux d'Esprit

ENIGME HOMONYMIQUE

Aimez-vous, dites-moi, sous les vieilles futaies,
Voir passer au galop les hardis cavaliers,
Dont le gai tourbillon va, franchissant les haies,
Poursuivre le gibier, caché sous les halliers?
Aimez-vous voir le cerf acculé dans la mare,
Et le cor éclatant en joyeuse fanfare,
Réveillant avec bruit, sous bois l'écho moqueur?
Aimez-vous, sous l'éclat de reflets diaboliques,
La curée aux flambeaux, précédant le repas?...
— Oui, j'aime tout cela, mais où sont les reliques?
Ou donc les mettra-t-on? Vous ne m'en parlez plus!...
E. MEUNIER.

Solution du LOGOGRIPE du 12 avril :

IMAGE

qui étant retourné donne MAGIE, et dans lequel on trouve : *mie, mai, âme, âge, gai, ami, mage, aime*.
Ont trouvé la solution : Mme C. C. ; M. et Mme D. ; M. Jean D. ; Mlle M. L. et A. D. ; M. H. V. ; M. Benoît B. ; M. Louis C.

VARIÉTÉS

(Voir les nos 219 à 231).

Antiquités que renfermait le sol de l'ancien Cloître de Saint-Jean, découvertes à diverses époques.

(Suite et fin)

La plus considérable est gravée en honneur d'un Lucius Marius, descendant peut-être du consul de ce nom, et qui fut receveur général des droits d'hérédité dans la Gaule lyonnaise et l'Aquitaine, comme un témoignage de la reconnaissance d'un chevalier romain qui, dans les armées avait été son aide de camp; c'est ce que désigne le titre de *cornicularius*. Dans cette dernière inscription, on lit que Quintus Marcus Donationus, chevalier a élevé un cippe tumulaire à Lucius Marius dont il était le corniculaire. Cette inscription est au Musée de Lyon.

Vers le milieu du siècle dernier, on trouva dans les fondations de l'ancienne église de Saint-Romain, des briques employées dans un reste de construction romaine, qui dut servir de foyer à un édifice antique. Ces briques les unes sur les autres, formaient plusieurs rangs de piliers propres à supporter d'autres briques qui composaient une espèce de plancher. Sur une de ces briques, se fait remarquer le nom de Claria Numada, qui est le nom du fabricant de briques.

En 1825, on a retiré du sol qui supporte la maison Mathieu, qui fait l'angle des rues du Doyenné et des Deux-Cousins, une statuette en bronze de Mercure, haute de 58 centimètres, elle est privée de ses deux bras. — Menestrier nous apprend³, qu'on découvrit de son temps, au bout de la rue des Deux-Cousins, dans les fondations de l'hôtel d'Albon, quelques arcades relatives à un amphithéâtre. Un fragment d'inscription trouvé parmi les ruines, fixe la fondation.

¹ Voyez *Archives du Rhône*, t. I, pp. 471 et 472; Delandine, *Manuscrits de la Bibliothèque de Lyon*, t. III, p. 426.

² Artaud, *Notice des inscriptions antiques du Musée de Lyon*, de 1816, p. 63.

³ *Histoire consulaire de la ville de Lyon*, pp. 99 et 100.

tion de cet édifice à l'an 174 de Jésus-Christ, sous le consulat d'Orfitus et de Maximus :

DEDIC. XVII
ORFITO ET MAXIMO
COS.

En 1847, lors de la construction de la maison qui fait l'angle des rues Tramassac et de la Bombarde, on a retiré du sol plusieurs débris et une belle colonne de granit d'environ 4 mètres de longueur, qui sont sans doute, des restes du temple d'Antonin.

En 1836, lorsqu'on rasa les petites maisons situées entre le quai de l'archevêché et la rue des Estrées, où se trouvait l'ancien établissement des bains à vapeur, on exhuma du sol trois blocs, très dignes d'intérêt, sur lesquels se lisent les noms d'Atticus Quintus Urbicus, d'Acutia Amatrix, et de C. Julius C. filius. quir. Celsus Maximianus.

Colonie nous apprend qu'on voyait encore de son temps, sur le grand escalier de l'hôtel de Chevrières, place Saint-Jean, un monument extrêmement curieux, c'est une pierre sur laquelle l'on avait sculpté un serpent entortillé, avec cette inscription :

DEO INVICTO
MITHRA.
SECUNDINUS DAT

Elle annonçait que le culte du soleil ou de Mithra, qui de la Perse était passé à Rome, fut aussi en usage dans notre ville. Il est fâcheux que ce monument ait disparu.

C'est du sol sur lequel pèse aujourd'hui le Palais de Justice que sont sortis le monument érigé par Caius Nonius aux mères des Augures et le petit autel funéraire, dédié à la mémoire du scribe du greffier Apidius Valerius.

Le Palais de Justice occupe l'emplacement d'un hôtel que Giraud et ensuite Guillaume de Roanne, chanoines-comtes de l'église de Lyon, possédaient vers la fin du xv^e siècle. Les Dauphins de Viennois l'ayant eu par succession, Humbert II, le dernier de ces princes, le céda aux rois de France devenus maîtres de la ville.

Ainsi que nous venons de le voir, le sol de l'ancien cloître de Saint-Jean renfermait un grand nombre d'antiquités.

E. R.

¹ Artaud, *Discours sur les médailles d'Auguste et de Tibère*, etc., p. 17 à la fin des notes.

² Monfalcon, *Histoire de Lyon*, t. IV, p. 1362 g.

³ Monfalcon, déjà cité, même vol. et même page.

⁴ Cochar, *Guide du voyageur à Lyon de 1826*, pp. 311 et 312.

Le Propriétaire-Gérant : B. DUVIVIER.

LYON. — IMP. COMMERCIALE ET ADMINISTRATIVE, PITRAT AÎNÉ, RUE GENTIL, 1.

VILLA DE LA PROVIDENCE

Maison de Santé et de Convalescence

Du Dr COURJON

A Meyzieu, près Lyon

Destinée spécialement au traitement des maladies nerveuses, paralysies diverses, affection des os, déviation de la taille, anémie, chlorose, maladies chroniques, etc., etc.

Les soins sont donnés par des religieuses dont le zèle et le dévouement bien connus sont au-dessus de tout éloge.

Cabinet du Directeur, à Lyon, rue de la Barre, 14, mercredi et samedi, de 3 à 5 heures.

CHAPELLERIE LAINES

RIVIER SŒURS

43, rue CENTRALE et rue Hôtel-de-Ville, 80

LYON

Cette maison ne reculant devant aucun sacrifice pour satisfaire sa nombreuse clientèle, à l'occasion de la saison d'été, vient de recevoir des assortiments variés d'articles de tous genres dans d'excellentes conditions.

Comme par le passé, ses achats lui permettent de vendre à des prix qu'il est impossible de trouver ailleurs de la marchandise fraîche et à la mode.

Chapeaux de feutre et paille à 3 fr. 60. (Rayon spécial pour dames, fillettes et garçonnets).

PRIX FIXE

UNE demoiselle ayant reçu une éducation très-soignée, connaissant le commerce et la comptabilité, désire se placer dans un magasin, ou comme sous-maîtresse dans un important atelier. S'adresser dans nos bureaux.

LAINES

Mohair, Persan, Saxo, Mérinos

ANGLAISE IRRETRÉCISSABLE

ROBES ET MANTEAUX D'ENFANTS

PÉLERINES ET FICHUS

A. ROYANÉ

Rue de la Préfecture, 1

ROBERT WOLFERMANN

Bandagiste Orthopédiste

101, rue de l'Hôtel de Ville, 401

LYON, Près la place Bellecour, LYON

Appareils Orthopédiques contre toutes les difformités du corps humain

BANDAGES HERNIAIRES, etc., etc.

ON offre à homme ou dame dans chaque commune du département du Rhône position de 100 fr. par mois sans quitter emploi. Ecrire à M. Lesieur, rue l'Abattoir, au Mans (Sarthe).

LA LANTERNE D'ARLEQUIN

Illustrée : 10 Centimes

Paraissant tous les Dimanches

Nous rappelons à nos abonnés qu'ils peuvent recevoir la *Lanterne d'Arlequin* toutes les semaines, pendant un an, pour 5 fr. au lieu de 8, en adressant au Directeur, à Tours, rue Richelieu, 13, un mandat ou un bon de poste avec une bande de notre Journal. C'est une faveur spéciale dont nous les engageons à profiter.

CARROSSERIE

1^{re} MAISON DE CONFIANCE

A LYON

P. CHARREL

Ancienne maison ROBERJOT

Place St-Pothin, 10 et 12

Vastes et splendides magasins, où l'on trouve Breacks, Landaus, Spider anglais, Charettes anglaises, Mylords.

Récompenses obtenues à toutes les grandes Expositions.

AUX MÉDAILLES

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 74 et 76. — LYON

MAGASINS DE CHAUSSURES

Les plus vastes de France

Maison J.-C. SIMIAN

Assortiments immenses pour Hommes Dames et Enfants

Fermés Dimanches et Fêtes

A LA CONFECTIONNEUSE

M^{me} ROUET

COUTURIÈRE

19, rue Vieille-Monnaie, LYON

COUPE ET RÉPARATIONS DE COSTUMES A PRIX MODÉRÉS. Leçons de coupes. — Vente de modèles.

On trouve dans nos Bureaux :

Les Chants Royalistes

La III^e série du RECUEIL DE CHANTS ROYALISTES, paroles et musique, vient de paraître. Nous y retrouvons un grand nombre de chansons célèbres.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs les II^e et III^e séries, édition de luxe, à 1 fr. 40 c. l'exemplaire; les I^{re} II^e et III^e séries, édition populaire, à 90 c. l'exemplaire.

DU

SENTIMENT RELIGIEUX

DANS L'ÉDUCATION

Brochure in-12

Cet ouvrage qui se vend au profit des ÉCOLES CATHOLIQUES de notre ville, se trouve dans nos bureaux.

Prix : UN franc

LE MONITEUR DE LA MODE

peut être considéré comme le plus intéressant et le plus utile des journaux de modes. Il représente pour toute mère de famille une véritable économie.

Edition simple, un an 14 fr., six mois 7 fr. 50, trois mois 4 fr. édition 1^{re}, un an 26 fr., six mois 15 fr., trois mois 8 fr.

Le *Moniteur de la Mode* paraît tous les samedis, chez Ad. GOUBAUD et fils, éditeurs, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Magasin de Chaussures en tous Genres

POUR HOMMES, FEMMES, FILLETES & ENFANTS

ON FAIT LES RÉPARATIONS

M^{me} BARIAN-PEYTEL

LYON — 11, Rue Terme, 11 — LYON